

Pascal et le bon usage de la raison

par Edmond GISCARD D'ESTAING

*membre de l'Institut,
de l'Académie des Sciences morales et politiques,
délégué de l'Académie.*

PASCAL nota un jour sur une des fiches avec lesquelles il préparait son « Apologie de la religion chrétienne » : « C'est un bon mathématicien », dira-t-on. — Mais je n'ai que faire de mathématiques; il me prendrait pour une proposition! — « C'est un bon guerrier. » — Il me prendrait pour une place assiégée! — « Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement. » Et, dans une autre occasion : « Puisqu'on ne peut être universel et savoir tout ce qui peut se savoir sur tout, il faut savoir un peu de tout. Car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose. Cette universalité est la plus belle. Si on pouvait avoir les deux, encore mieux, mais il faut choisir, et il faut choisir celle-là. » Blaise Pascal est en effet le type le plus extraordinaire d'un homme qui peut aborder tous les sujets et, qui plus est, mais parce que c'est la marque du génie, qui peut y exceller.

Sans être un mathématicien, il traite les problèmes les plus difficiles de la cycloïde ou des triangles sphériques. Sans être un physicien, il réalise les expériences les plus parfaites pour prouver

Discours prononcé à la séance solennelle de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, le 4 juin 1962.

comment agit la pesanteur de l'air. Sans être un théologien, il jette sur les problèmes de la Grâce et sur ceux de la condition humaine des clartés sans égales. Sans être un homme de lettres, il donne à la langue française une vigueur, une élégance, une netteté et une verve que l'on avait ignorées jusqu'à lui. Sans avoir jamais écrit de vers, il trouve, pour exprimer la magnificence des nuits étoilées, les accents de la plus pathétique des poésies. Sans être un moraliste professionnel, il démonte les mécanismes de nos qualités et de nos défauts avec une sûreté qui nous enchante toujours. Et vous comprendrez, Messieurs, que, lorsqu'il s'agit de célébrer une telle mémoire, il fallait bien que les représentants des trois Académies que l'Institut de France a délégués auprès de vous fassent entendre chacun leur voix, non pas certes pour prétendre éclairer tous les aspects d'une pensée aussi vaste, mais pour montrer, avec respect et avec modestie, qu'aucune fraction de la pensée française ne peut manquer à ce rendez-vous de l'admiration et de la fidélité. Pour ma part, je voudrais très brièvement montrer le « maître à penser » qu'est Blaise Pascal, non seulement quand il s'agit des problèmes les plus élevés qu'il nous propose, mais aussi quand il s'agit tout simplement de la vie quotidienne.

« L'homme est visiblement fait pour penser, c'est toute sa dignité et tout son mérite, et tout son devoir est de penser comme il faut. » Telle est la déclaration liminaire de Pascal, dont nous allons suivre le déroulement en marquant les attitudes successives qui nous permettent de faire cette chose d'apparence si simple et de réalisation si difficile qui est de « penser comme il faut ». Et comme, au cours de cette recherche nous nous tiendrons étroitement dans l'ombre de la réflexion pascalienne, nous aurons à faire de si nombreuses citations qu'il sera inutile d'en donner chaque fois la référence. Sénèque disait dans une de ses lettres à Lucilius que « la citation par laquelle il terminait chacune de ses épîtres était à coup sûr le meilleur cadeau qu'il pouvait faire à son correspondant ». De même, si mon propos a quelque valeur, il la tirera uniquement de la pensée même de Pascal dont vous discernerez sans peine les expressions originales.

L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature car il ne peut concevoir ce que c'est qu'un corps, ni ce que c'est qu'un esprit et encore moins comment un corps peut être uni avec un esprit. Or qu'est-ce que notre corps dans l'infini? Que représente un homme dans ce petit cachot où il se trouve logé? et

qu'apprenant à estimer successivement l'univers, la terre, les royaumes et les villes, il se rende compte enfin du juste prix qu'il faut donner à cet objet misérable qu'est son corps. Mais comme on peut apercevoir avec autant de vérité les abîmes nouveaux que nous ouvre l'extrême petitesse de la nature jusque dans la parcelle la plus insaisissable du raccourci d'atome qui nous est une image inversée de l'immensité de la nature, nous voyons enfin ce que nous sommes : un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout.

Or notre raison tient, dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature, et cela doit nous donner conscience de sa dignité qui est sans doute incomparable, mais aussi de sa faiblesse. Voilà donc que dans cet ordre de l'esprit nous découvrons les mêmes extrêmes que dans les corps, bien faits alternativement pour nous épouvanter par notre bassesse et pour nous exalter par notre noblesse. La pensée fait la grandeur de l'homme; ce n'est pas de l'espace et de la durée que nous relevons car nous ne saurions les remplir, mais quelle est cette étrange raison dont nous nous glorifions? Un rien l'agite. Un rien la contredit. La vue d'un chat, l'écrasement d'un charbon emportent la raison hors de ses gonds; la plus petite maladie gêne notre jugement, notre propre intérêt bouleverse l'idée que nous nous faisons des choses, et la plus puissante cause de toutes ces erreurs c'est sans doute la guerre qui est entre les sens et la raison.

Voilà certes une des charnières de ce que doit être notre comportement. Il s'agit de comprendre pleinement que l'homme n'est ni ange ni bête, et que, qui veut faire l'ange, fait la bête. Ainsi est-il essentiel que nous réagissions constamment contre un double péril : celui d'oublier la grandeur infinie de notre raison que nous devons sauvegarder au milieu des difficultés de notre vie, et celui d'oublier, par un orgueil mal placé, combien nous sommes engagés dans la boue et les égarements d'une vie obscure dans laquelle nous ne devons pas accepter d'être engloutis, mais dans laquelle nous sommes bien obligés de vivre.

Nous discernons ainsi les grandes lignes suivant lesquelles nous devons user de notre intelligence si nous voulons conduire raisonnablement notre existence. Pascal est aux antipodes de l'intellectualisme. L'intellectuel est celui qui n'attache d'importance qu'aux jeux de l'esprit et qui manie les idées pures avec cette jouissance particulière qui s'attache à tout ce qui, étant arbitraire, obéit plus

servilement à notre volonté et même à nos caprices. Mais le droit de jongler avec d'étincelants aphorismes n'appartiendrait à l'esprit humain que si l'homme était un ange. Et comme il ne l'est pas, il s'agit de nous utiliser tels que nous sommes, avec nos insuffisances, nos misères, nos incompréhensions. Ne nous faisons pas supérieurs à notre condition, et qu'un absurde orgueil ne nous pousse pas à dédaigner une partie de nous-mêmes. Prenez de l'eau bénite, agenouillez-vous, faites dire des messes. Vous pensez peut-être que cela va vous abêtir, mais croyez-vous que vous avez quelque chose à perdre en faisant les gestes dont se sont si utilement servis ceux qui vous ont précédé dans la vie?

C'est justement parce que Pascal a sondé les infinis de grandeur et de misère de notre nature, c'est parce qu'il connaît la force et la faiblesse de notre raison, qu'il est si apte à nous conseiller dans l'usage de nos facultés intellectuelles. Certes la vérité est une chose si délicate à atteindre que notre pensée n'y saurait prétendre à elle seule. La pointe de notre esprit est trop émoussée pour toucher juste le point qu'il faut, et pour ne pas appuyer tout autour, plus sur le faux que sur le vrai. Mais nous avons de précieux recours dans la coutume si nous savons, sans être asservis à des jugements qui n'auraient comme qualité que d'être anciens, retrouver par contre dans l'opinion générale des rudiments de vérités que nous devons mettre à profit.

C'est ainsi que les développements, donnés par Pascal sur ce qu'il a appelé « les raisons des effets », sont d'une application pratique étonnante. Le peuple a, le plus souvent, des opinions justes, mais qui sont justes pour des raisons tout autres que celles qu'il croit, et tout autres aussi que celles dont se vantent les habiles qui croient les avoir découvertes. La vérité est bien dans leur opinion, mais sans qu'ils s'en doutent, car elle n'est pas au point où ils se figurent qu'elle se trouve. De sorte que, pour progresser véritablement, nous devons mettre notre raison au service docile de l'expérience, c'est-à-dire de la tradition, sans avoir peur de suivre des chemins battus, dès lors que nous les suivons en comprenant de mieux en mieux pourquoi ils sont la voie qui nous convient le mieux. Il y a dans cette approche d'une vérité que l'on peut dire immanente, cachée sans doute mais discernable si nous prenons le temps et la peine de bien l'observer, il y a une démarche analogue à celle de ces grands peintres de la réalité qu'étaient les Hollandais contemporains de Pascal. Eux aussi faisaient sourdre

la plus intime des poésies de la contemplation amicale et respectueuse des choses les plus simples. J'aime à penser à la parenté profonde qui unit ces esprits contemporains, si proches les uns des autres parce qu'ils regardent avec le même sérieux le monde, et parce qu'ils dirigent leur vie avec la même conscience appliquée, en même temps soumise et enrichissante. Si Pascal avait été peintre à la manière dont il a été mathématicien, moraliste, philosophe ou écrivain, il me semble qu'il nous aurait laissé des tableaux ayant la chaude patine, le calme, la profondeur, l'éclat et la paix des intérieurs de Pieter de Hooch, ou de ces maisons de briques au bord d'un canal, avec leurs pièces bien closes où il fait bon réfléchir dans la douceur d'une lumière que filtrent des rideaux bien blanchis. Devant ces suggestions puissantes que nous procure la vue d'un reflet sur un globe de cuivre soigneusement poli, d'une table au vernis impeccable, d'un morceau de tapis reproduit avec amour, devant la montée de ces évocations subtiles mais pénétrantes, nous pensons que ce qu'a dit Pascal sur la raison des effets quand il s'agit de notre jugement est également illustré par les moyens d'émouvoir notre sensibilité lorsque ce sont nos goûts qui sont en jeu. Dans un cas comme dans l'autre notre adhésion est obtenue par un accord suggéré et non pas affirmé. Aussi bien Pascal a d'ailleurs noté « que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre ». Et c'est peut-être au souvenir de cette pensée que nous l'imaginons si volontiers sous les traits d'un de ces Maîtres d'autrefois qui découvraient l'univers sous les apparences les plus simples du cadre de leur vie personnelle.

Ce goût de la vérité, cet effort pour appréhender les choses telles qu'elles sont ne veulent pas dire que nous ne devons pas employer notre raison à des buts beaucoup plus élevés, mais cela signifie qu'il faut le faire avec une parfaite connaissance des moyens dont nous disposons, sans violenter notre nature pour prétendre obtenir par elle ce qu'elle est incapable de donner. « Toutes nos actions et nos pensées, dit Pascal, doivent prendre des routes si différentes selon qu'il y a des biens éternels à espérer ou non qu'il est impossible de faire une démarche avec sens ou jugement si on ne la règle par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet. » Il lui paraît inconcevable que lorsqu'il s'agit de l'homme, de son éternité, de son tout, on puisse faire preuve d'une négligence dont il n'hésite pas à trouver qu'elle est monstrueuse. C'est donc à la recherche de

cette vérité que l'homme doit consacrer les efforts de sa raison. Mais que de soins ne faut-il pas y apporter pour éviter de demander à une de nos facultés plus qu'elle ne peut fournir ! Comme un libertin essayait de convaincre Pascal de la vanité de la religion chrétienne, et des satisfactions que l'on pouvait goûter à un matérialisme honnête et paisible : « Si vous continuez à discourir de la sorte, s'écria-t-il, en vérité vous me convertirez, car j'aurais horreur à me voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables. » Si Pascal était si sensible au fait que des arguments maladroits pouvaient conduire celui à qui ils étaient destinés vers le but opposé à ce que l'on en attendait, c'est qu'il veillait à ne pas confondre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. Par le premier, nous ne risquons guère de raisonner faussement, mais c'est parce que les principes qui sont en cause sont peu contestables. Seulement nous n'avancions guère à ne manier que ces données assez grossières et nous sentons le besoin d'atteindre des principes autrement déliés et délicats à cerner. La plus grande source d'erreurs est de vouloir traiter géométriquement les choses fines, et de conduire son raisonnement, même dans ces zones délicates, par la voie des définitions, des principes et des syllogismes dont la lourdeur n'a rien à faire dans le domaine du sentiment. On imagine donc avec quel luxe de précautions supplémentaires Pascal va employer la raison pour l'objet essentiel de notre existence qui est de s'approcher des découvertes de la foi. Qu'il y a loin en effet de la connaissance de Dieu à l'aimer !

« La foi c'est Dieu sensible au cœur », ce qui veut dire sans doute que sans la Grâce elle ne peut pas être obtenue, mais ce qui veut dire aussi que l'on peut justement s'en approcher si l'on s'aide des mouvements du cœur, de ce cœur qui a des raisons que la raison ne connaît pas. Quelles sont donc ces raisons si particulières et quel peut être leur délicat maniement ?

Il faut commencer, dira Pascal, par montrer que la religion n'est point contraire à la raison, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie et puis montrer qu'elle est vraie. Nous avançons sur un terrain mouvant, car, dit-il, « il ne faut pas se méconnaître : nous sommes automate autant qu'esprit, de sorte que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Si on était arrivé à croire par la seule force de la conviction, ce qui pourrait sembler la plus forte raison de croire, et que l'automate soit incliné à croire le contraire, la partie ne serait pas gagnée. Il faut donc faire croire

l'esprit par les raisons et l'automate par la coutume. Comme la raison agit avec lenteur, qu'à tout moment elle se reprend, modifie ses vues ou ses principes, s'assouplit ou s'égare, elle est au fond le plus faible de nos instruments. Il en est tout autrement avec le sentiment qui, lui, agit en un instant et reste toujours prêt à agir. Notre foi doit donc être placée dans le sentiment, faute de quoi elle sera toujours vacillante. »

C'est une merveille que de suivre Pascal dans cette conduite aussi adroite que loyale. Ce qui au premier abord pourrait paraître contestable est immédiatement remis à sa vraie place, grâce à la vision plus lointaine qui justifiera et éclairera ce qui d'abord nous aura heurtés. Voyez-le dans son appréciation sur *Les Essais*. On a l'habitude, suivant en cela l'entretien avec M. de Saci, de déclarer que Montaigne et lui sont aux antipodes l'un de l'autre. De même, parce qu'il juge l'étude des sciences avec sévérité, parce qu'il déclare Descartes inutile et incertain ou parce que selon lui la philosophie ne vaut pas une heure de peine, on se laisse entraîner à juger que Descartes et lui sont également en complète opposition. Mais c'est oublier que le travail de Pascal consiste à chasser l'homme de toute position trop paresseuse et trop confortable, celle qui lui ferait accepter sa condition comme une chose dont il ne veut sortir. Le combat qu'il mène n'est dirigé ni contre l'introspection de Montaigne ni contre la déduction de Descartes, car il sait admirablement, lui aussi, utiliser ces deux techniques et les porter à leur point de perfection. Mais il attaque chacune d'elles avec les armes de l'autre, de façon à détruire cette tranquillité qui ne serait faite que d'une ignorance volontaire, jetée comme un manteau sur le fond bouleversant d'inquiétude qui gît en chacun de nous.

La raison, appuyée sur Montaigne et sur Descartes, va donc nous rendre un inappréciable service : celui de nous aider à nous connaître, à nous juger, à nous mesurer, à prendre conscience des contradictions dont nous sommes pétris. Et nous serons ainsi rendus plus aptes à recevoir les éclaircissements surnaturels dont le besoin surgit chez nous de plus en plus impérieux et qui nous fait soupirer vers une révélation qui nous comblerait si nous la recevions mais que nos seules forces sont incapables d'atteindre.

C'est à cet instant que la raison humaine a rempli l'intégralité de son rôle. Tout ce qui en nous est connaissance intellectuelle, réflexion, études historiques, méditations, critiques, a conduit l'homme à la limite extrême qu'il pouvait atteindre par ses propres

ressources. L'automate a été manœuvré par des procédés mécaniques; l'esprit s'est déployé avec ses aptitudes propres à connaître et à discerner; le cœur a vibré de joie et d'amour. Tout est prêt pour l'étincelle finale qui emportera la conviction, qui ravira l'homme enfin arrivé au port, c'est-à-dire jusqu'au rivage de ses connaissances possibles, rivage au-delà duquel il lui reste à s'embarquer pour s'avancer vers les certitudes qu'il est désormais prêt à recevoir.

On a pu dire en un raccourci singulier que si les hommes vivent dans les problèmes, les Saints vivent dans les solutions. Tel est bien le cas de Pascal et nous dirions volontiers que sa recherche de la vérité s'apparente étroitement, et jusqu'à se confondre avec elle, avec la sainteté d'une vie dépouillée de tout égoïsme et de tout ce qui n'est pas la réalisation de sa vocation la plus profonde. Dans une pensée qui est peut-être une des plus curieuses qui soit, et qui ne comporte que quelques mots, Pascal a dit : « La plus grande des vérités chrétiennes est l'amour de la vérité. » Pour un esprit non prévenu, cela peut paraître étrange et il est peu de personnes qui donneraient du christianisme une telle définition. Mais elle nous semble, au contraire, révéler ce qu'il y a de plus intime et de plus juste dans l'usage que le catholique Pascal entend faire de la raison. Les discussions verbales l'irritent. Les faux semblants l'exaspèrent. Les paradoxes l'indignent. Ce ne sont là que la menue monnaie, et la plus mauvaise, de la raison humaine qui se doit à elle-même de respecter son propre jeu pour se maintenir au niveau du but qu'elle se propose, et il n'en est pas de plus noble que celui qui consiste à rechercher la vérité. C'est en opérant le dépouillement intérieur le plus exact, le plus minutieux, le plus total, c'est-à-dire non pas en amenuisant les ressorts de notre esprit, mais bien au contraire en les dégageant de toutes les rouilles ou les gangues qui entravent leur jeu, c'est en maintenant notre ordre intérieur que nous sommes de plus en plus disponibles pour désirer la vérité, pour la recevoir, et, si possible, pour la connaître et pour l'aimer.